

philippe sormani

L'ethnographie des organisations dans le «havre du néo-libéralisme» : un compte rendu

«Conference on Ethnographic Organizational Studies. September 19th - 21st, 2002. University of St.Gallen, Switzerland», tel s'annonça le colloque dont le présent texte fournit un compte rendu. Organisé sur place par Th. Eberle et C. Mäder, et formellement par le comité de recherche «sociologie interprétative» de l'Association suisse de sociologie, il réunissait une soixantaine de chercheurs et de chercheuses, en provenance d'instituts universitaires divers, notamment européens mais aussi outre-atlantiques. Ayant participé à cette manifestation, il me semblait non sans intérêt de rapporter quelques observations du terrain au lecteur et à la lectrice francophone, pratiquant l'ethnographie comme approche. Car, si le colloque en question réunissait un «micro-milieu international», une absence notable parmi d'autres était bien celle, à quelques exceptions près, d'anthropologues ou de sociologues de langue française, spécialisé-e-s, si cela se trouve, dans ladite ethnographie des organisations.

Ceci dit, je ne peux pas livrer dans quelques lignes une description «épaisse» du colloque, des différentes interventions, réactions et conversations dans les couloirs, etc. Je partirai d'un simple épisode. Venant de débarquer dans l'enceinte du centre de conférence, j'ai pu avoir un échange furtif avec un des participants. Il se résumait à peu près ceci :

- a) «Impressionnant, ce centre de conférence!»
- b) «Bien oui, mon cher, vous vous trouvez dans le havre du néo-libéralisme!»

Mon expression d'étonnement tout à fait circonstancielle, face au caractère moderne et luxueux de l'installation, était tout de suite relativisée par mon interlocuteur, ironisant sur l'Université de St.Gall généralement présentée comme une «leading business school». Si la boutade était particulièrement appropriée sur le moment - elle permettait de mettre un terme à la conversation et passer dans l'auditoire pour entendre les premiers exposés - elle peut servir ici à adresser une question qui, à l'issue des trois jours de colloque, me semble restée quelque peu en suspens, à savoir la question de l'«organisation» même, en tant que notion et phénomène d'investigation.

Bien entendu, le fait de laisser en suspens cette question avait l'avantage de permettre le regroupement d'une multiplicité d'études et de champs d'investigation aussi passionnants que variés : de la «communication gestuelle du goût par des cuisiniers professionnels» (G. A. Fine) à la «logique sociale des pots-de-vin» (K. Jacobsson, J. Thelander) en passant par le «flirt comme moyen heuristique» (A. Ryen). La focalisation sur l'approche (et pas sur un thème) se révélait particulièrement fructueuse, notamment pour les débats qui suivaient les exposés. J'y reviendrai. Par contre, en prenant mon train de retour, je me suis demandé en quoi j'avais effectivement assisté (et contribué) à une enquête ethnographique sur des organisations et non pas, par exemple, sur des «institutions», «cultures» ou «pratiques sociales». De manière plus générale, on peut se poser la question, en reprenant la boutade, si l'ethnographie ne risque pas de se retrouver dans une tension entre a) la «naïveté touristique» et b) l'«ironie sociologique» à l'égard de son objet, à défaut d'une minimale clarification conceptuelle préalable. En d'autres termes, soit elle reproduirait le langage de l'organisation au lieu de l'analyser comme une partie intégrante de celle-ci, soit elle se couperait de ce langage pour lui substituer un dispositif d'explication qui ne se soucie guère du sens interne du phénomène initial: l'«organisation» comme phénomène de sens commun pour ses membres. En une phrase, il s'agirait là de clarifier le rapport entre langage vernaculaire de et discours ethnographique sur l'organisation.

Hormis les questions de compléments d'informations, les échanges qui suivaient une majeure part des présentations tournaient autour de questions méthodologiques : est-ce que l'ethnographie se résume au compte rendu stylisé de l'«observation participante» ? Quelle est l'utilité heuristique d'«entretiens approfondis» ? Comment articuler «description ethnographique» et «explication sociologique» ? Quelle posture de recherche faut-il adopter par rapport aux phénomènes qu'on a «sous les yeux» ? La contribution de P. Atkinson (Université de Cardiff), basée sur une étude prolongée des répétitions de chant à l'opéra, suscitait par exemple une question du genre : «Où se trouve l'explication de ce que vous avez seulement décrit ?», à laquelle celui-ci répondait par la contre-question suivante : «Où est le 'seulement' dans 'seulement décrit' ?» (Where is the 'mere' in 'mere description' ?). Si l'on reprend les

notes de lecture

termes de la boutade, la question peut être entendue comme la critique d'une posture «naïvement touristique» qui se tiendrait aux apparences premières sans en interroger le fondement réel, tandis que la contre-question fonctionnerait, à son tour, comme une critique de la posture «ironiquement sociologique», implicite à la question initiale et exigeant d'aller au-delà de la «simple description».

Or, pourquoi insister tellement sur cette prétendue tension ? D'une part, il me semble que la description ethnographique offre des possibilités d'en sortir, dans la mesure où elle est bel et bien censée expliciter la compréhension de sens commun sur un mode autre que «touristique» ou «ironique», même si cela supposerait la clarification de son objet initial. D'autre part, la quête d'une explication au-delà de la description me paraît problématique du moment où elle subordonne la compréhension de sens commun des manières de faire à la supposition raisonnable de leur origine. Si l'on reste à l'exemple des répétitions de chant, là où l'interprète se demande comment améliorer sa technique pour mieux chanter, le ou la sociologue s'intéresserait davantage aux «raisons» ou «conditions sociales de possibilité» de telle ou telle manière de chanter. Du coup, la compréhension pratique n'aurait de réelle portée explicative qu'une fois reformulée dans les termes d'une telle problématique sociologique. Or, cette opération de reformulation permet à l'analyste d'ironiser sur les pratiques, les praticien-ne-s et les «interprétations» qu'ils/elles en donneraient. Il me semble que l'on a affaire là à une forme d'«ironie sociologique», certainement familière aux lecteurs ou lectrices francophones, en tout cas, à ceux et celles socialisé-e-s à l'impératif de la «rupture épistémologique». D'où l'idée de ce compte rendu. Il faudra cependant attendre les actes du colloque pour voir dans quelle mesure ils contribueront à clarifier le questionnement que je n'ai que pu esquisser ici.

Philippe Sormani
philippe.sormani@epfl.ch

¹ Curieusement, le texte désormais classique de E. Bittner n'était guère cité lors du colloque. On y trouverait une clarification précieuse du concept d'organisation en rapport avec ses divers usages sociaux. Cf. Bittner, E. (1974) «The concept of organization», in R. Turner (ed.), *Ethnomethodology*. Harmondsworth : Penguin.